

Autour de l'île sont des rochers, des îlots, fragments du continent dont elle fit partie jadis, élevant leurs pointes menaçantes, ou cachant sous les ondes de la mer leurs perfides aspérités : défense naturelle, fortification formidable, qui se prolonge au sud jusqu'à Minquiers, le plus terrible de ses écueils; au nord et au nord-est jusqu'à moitié chemin de la côte de France. Les courants y sont si nombreux qu'à marée basse, dans ces parages dangereux, les eaux, quand aucun vent ne souffle, paraissent toujours agitées. Bien imprudent serait celui qui tenterait, sans pilote, de s'approcher de l'île ou de s'en éloigner. Le fil de cet orageux labyrinthe est dans les mains des marins Jerseyais, habitués à le tenir, et la nuit leur oreille vigilante reconnaît la voix de chaque vague, distingue l'écho de chaque rocher.

Le premier nom de Jersey fut Augia; l'homme que la tradition a le plus prodigué, l'inévitable Jules César y vint, la prit et la donna à douze de ses gentilshommes, qui se la partagèrent. Les douze paroisses qui existent aujourd'hui si florissantes datent de ce partage. César, en outre, selon son habitude, l'appela l'île de son nom, Cæsarea, dont on a fait depuis Jersey, île de César, et Jerry, dans le vieux langage de ses habitants. Voilà la phase romaine de l'histoire de Jersey.

Il est dit ensuite qu'au sixième siècle de notre ère, Childébert, roi des Francs, ayant vaincu à Orléans Odoacre, roi de Norvège, reprit sur lui les îles de la Manche, dont ce Normand s'était d'abord emparé, et les donna à quelques réfugiés du pays de Gales, parmi lesquels était Samson, évêque de Dol, en Bretagne, afin qu'ils y fondassent la foi chrétienne : la religion des Druides, ou tout autre plus ou moins simple et barbare, étant la seule connue des pauvres insulaires. Le séjour du saint évêque Samson fit beaucoup de bien au pays. Plus tard vint le terrible Hastings, autre Normand, qui parcourut et pillait tout l'archipel, et l'île de Jersey reparut de nouveau sur la scène historique dans la personne d'un pieux ermite, Hellerius (saint Héliar, c'est-à-dire saint qui délire); ce saint révérent profondément pour la goutte et autres empêchements articulaires, fut martyrisé par les compagnons du féroce Hastings. Ceci remonte à l'an 856. Depuis cette époque jusqu'à la fin du dix-septième siècle, les courageux Jerseyais ont souffert constamment des attaques réitérées de leurs nombreux conquérants, qui tous ont laissés dans l'île quelques traces de leur victoire, et qui sont encore aujourd'hui religieusement conservées. Jersey a été le théâtre de tant de guerres et de catastrophes, que toutes ses rues, ses monuments, ses côtes et ses vallées, rappellent un événement qui attire l'attention des voyageurs et enorgueillit ses citoyens.

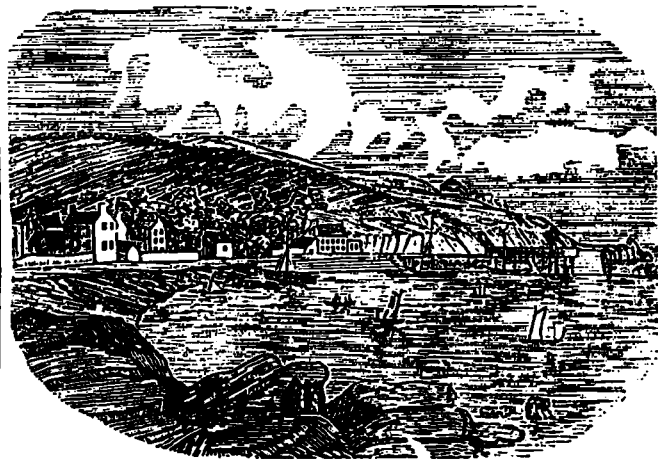
Ce qui frappe d'abord l'étranger quand il a mis pied sur le sol de l'île, c'est la liberté parfaite, absolue dont il jouit; c'est le respect, la discrétion qu'on a pour sa personne et pour tout ce qui lui appartient. Excepté les va-

ches vivantes, dont l'introduction est défendue pour conserver les avantages de leur précieuse race, que les Anglais paient à très-haut prix. Autrement, on peut apporter le globe entier avec soi, sans que le nez ou la main d'un douanier ait quelque chose à y voir. Nul ne vous demandera de papiers; l'insolente civilisation du passeport est inconnue; on ne cherche à fouiller ni la conscience, ni les poches du nouveau venu. Le voyageur trouve sur le quai quelqu'un attendant ses ordres; son débarquement et celui de son matériel s'effectue sans bruit.

Le port de St Héliar peut recevoir des navires de 4 à 500 tonneaux. On peut évaluer à 50,000 le chiffre total de la population de l'île, dont 36,000 indigènes, 14 ou 15,000 étrangers, tous Anglais, excepté environ 2,000 Français, Polonais, Allemands, Italiens et Espagnols. Enfin, on y vit à l'anglaise; Jersey s'est fait conté anglais, province anglaise et indépendante.

Grâce à sa situation et à son peu d'étendue, Jersey jouit d'un climat très-doux; jamais la chaleur n'est trop élevée; le froid ne dépasse presque jamais zéro degré. La neige y est un événement, la glace un prodige, la sécheresse une théorie.

Nulle part il ne fait aussi bon vivre qu'à Jersey; il fait beau dix mois de l'année; l'île n'a point de maladies particulières, c'est le plus beau séjour, un paradis terrestre. Tout y brille, tout plaît, tout satisfait l'œil et la pensée. Ni taches, ni trous, ni haillons, ni famine ne déshonorent personne. L'air et la lumière entrent partout largement; Jersey n'a pas songé à imposer le souffle de Dieu ni les rayons du soleil! Voilà en quoi cette île est admirable à parcourir: c'est qu'on y sent partout la joie douce de la liberté. Il n'y a point de domaines, quoiqu'on y parle encore de seigneurs, point de fermes, point de routes royales; c'est un parc avec des allées, des avenues, des bosquets, des vergers, des potagers, des parterres, et des milliers de pavillons riants et coquets comme la fantaisie heureuse qui les a bâtis.



Le sol est bon et fertile. Il est généralement léger; dans les vallées, on trouve jusqu'à douze pieds de terre végétale, et les plateaux naguères encore couverts de joncs, sont aujourd'hui parfaitement cultivés. On sacrifie beaucoup au blé, qui est cultivé en ligne et d'une propreté incroyable pendant toute sa végétation; l'île envoie tout son grain en Angleterre, franc de droits et y gagne, les blés de Prusse, de France et de Russie lui coûtant meilleur marché qu'elle ne vend les siens, qui sont d'une qualité hors ligne. Il en est de même des patates qui atteignent un poids fabuleux et sont excessivement productives. Elles sont blanches, plates et carrées. Jersey est une terre à fruits et à légumes par excellence; la nature y a mis un jardin, et non un champ.

La déclivité générale du terrain a lieu du nord au sud; il n'est pas de meilleure exposition. Le point le plus élevé est le Mont-Mado, au nord de la paroisse de Saint-